

POÈTES À L'ÉCOLE

N° 22 *Automne 2010*

**Compagnie
des écrivains
de Tarn-et-Garonne**

Maison de la Culture
82000 Montauban

<http://www.ecrivains82.com/>



**MARY-LAFON
(1810 - 1884)
« médiéviste »**

Petite biographie

Né à Lafrançaise le 26 mai 1810, décédé à Montauban le 24 juin 1884, Jean-Bernard Marie Lafon vivra toute sa vie de sa plume sous le nom qu'il s'est forgé. C'est avec la Révolution de 1830 qu'il entre dans la vie active et dans la littérature à Paris au cœur du quartier latin.

On peut le classer parmi les fondateurs du mouvement occitan grâce à une œuvre de « vulgarisateur » totalement unique sur ce point. Il traduit notamment les Troubadours et *La Croisade contre les Albigeois* pour sensibiliser la France à la littérature d'oc. On lui doit le *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le Midi de la France*, publié en 1842. Au cœur de son œuvre, se trouvent les quatre tomes de son *Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France*, parus de 1881 à 1884.

Après l'historien et le traducteur, il faudrait évoquer le romancier (dont *La Bande mystérieuse*, 1863, se déroule à Montauban), l'auteur dramatique (*Le Chevalier de Pomponne*, 1845), l'essayiste, l'autobiographe, le voyageur et le poète (*Sylvio ou le Boudoir*, 1835, *Mes primevères*, 1869).

Toute sa vie, Mary-Lafon sera porté par l'idéal de la Révolution de 1830, l'idéal de la liberté. Il le transportera en Italie ou en Espagne, dans les romans ou les poésies, il le travaillera en politique ou dans la vie ; Mary-Lafon sera donc un enfant du romantisme.

Tombé dans l'oubli, il est devenu un incompris alors que ses travaux sur l'art ou la religion catholique, sur la langue ou la démocratie fournissent l'essentiel des débats d'aujourd'hui. Revenu à Montauban finir sa vie, son nom a été donné à une rue nouvellement créée. Mary-Lafon était tout autant animé par le souci du social que le souci culturel.

Un autre Lafrançaisain, Augustin Quercy, né bien après Mary-Lafon, et chose curieuse, dans la même maison que lui, l'avait surnommé « lou bièl garrig mountalbanés » (le vieux chêne montalbanais), c'est tout dire !

Nostalgie

Mary-Lafon, âgé d'à peine quinze ans, a composé un recueil, *Silvio ou le Boudoir*, paru en 1835. Près d'un demi-siècle plus tard, il va reprendre ses poèmes de jeunesse, les modifier pour certains, et leur ajouter des pièces nouvelles pour publier, en 1884, *Mes primevères* qu'il dédie à sa femme Nancy. Dans sa préface, Emile Pouvillon loue chez l'historien, le « mérite assez rare à tirer ainsi un suc poétique de son labeur quotidien », et tout le charme « à sentir l'homme sous le poète ».

Le Vieux Collège

Collège, que le temps offense,
O toi qui, sans t'en émouvoir,
Voyais au pied de ton mur noir
Couler les flots de mon enfance,
Avant que tu sois abattu,
Que la ruine te dévore,
Vieil ami, je te viens encore ;
Me voici : me reconnais-tu ?

[...]

Au seuil de tes antiques salles
Voyageur charmé du retour,
O cher Collège, avec amour,
Je viens dénouer mes sandales.
Mon cœur, en voyant tes murs gris,
S'émeut d'une joie enfantine
Dans le rayon qui t'illumine,
Il me semble que tu souris !

[Il s'agit de l'Ancien Collège des Jésuites à Montauhan devenu Maison de la Culture]

Mary-Lafon,
dans la fleur de l'âge



La Tribune du Sud-Ouest du 10 juillet 1910 a consacré, en oc, quatre pages au Centenaire de Mary-Lafon à Lafrançaise.

La langue maternelle

C'est la langue d'oc, celle du Bas-Quercy, que Mary-Lafon a entendue dès son enfance, celle parlée couramment par tous, en ville comme à la campagne, de laquelle il a dressé un savant *Tableau historique et littéraire*, publié en 1842.

La lengo del brès

Dempuèi cinquanta ans amai mai,
Dins l'anra salsi la cap negra
Non cresètz pas que siásque pegra,
Enmòla tot çò que me plai.

Entà l' grand París, d'en prumièr,
A Roma, dins plan d'autras vilas,
Que n'avèm catat de papièr !
Dins un sòl se'n fariá de pilas !

Flors e frucha, tot fosquèt pres
Dins l'òrt del parlatge francés ;
Mès lo dels camps, de la velhada,
Dins lo còr saupèri gardar,
Perqué la lenga tant aimada
Qu'ambe lo lach avèm popada
Se pòt pas jamai doblidar. [...]

La langue du berceau

(Depuis cinquante ans et plus,
Dans l'encre je trempe la plume
Ne croyez pas qu'elle soit usée,
Elle consacre tout ce qui me plaît.

A propos du grand Paris, d'abord,
A Rome, dans bien d'autres villes,
Comme on en a couvert du papier !
Dans une aire, cela ferait des piles !

Fleurs et fruit, tout fut pris
Dans le jardin du parler français ;
Mais celui des champs, de la veillée,
Dans le cœur j'ai su garder,
Parce que la langue tant aimée
Qu'avec le lait nous avons tétée
Celle-là ne peut jamais s'oublier.)

La Lauseta 1885 (*L'Alouette* almanach du Patriote latin & Félibres républicains)



Carte postale éditée
par l'Escolo Carsinolo
pour la fête du 100^{ème}
anniversaire de la nais-
sance de Mary-Lafon :
sa photo en médaillon,
la façade de sa maison,
rue éponyme à Lafran-
çaise, extrait du poème
La lengo del brès

L'amour du pays

« Rien n'est plus loin que la patrie », maxime de Mary-Lafon qu'il illustre par cette poésie toute empreinte de nostalgie.

L'Orphelin

O ma terre natale, ô ma vieille maison,
Quand verrai-je s'ouvrir au fond de l'horizon,
Tout rongés par la mousse et noirs par les rosées,
Les battants inégaux de tes douze croisées !
Maintenant les rosiers autour de leurs vitraux
Commencent à draper de verdoyants rideaux ;
Messagère d'avril, la douce violette,
Aux rayons d'un soleil que le midi reflète,
Et fait couler plus chaud sur les pierres du mur,
Ouvre modestement sa corolle d'azur ! [...]
Mon pauvre pavillon, aux flèches écornées,
D'où la vue en plongeant fuit jusqu'aux Pyrénées,
Embrassant d'un coup d'œil cet abîme azuré
Que soixante-dix fois la lieue a mesuré,
Par le temps qui détruit d'une main lourde et lente
De vieillesse miné sur ta base tremblante,
Mon pauvre pavillon, maintenant que fais-tu ?
Les ouragans d'hiver t'ont peut-être abattu !
Et ton fût corinthien gît peut-être en ruines,
Comme un noble cyprès couché sur ses racines.

[...]

[suit l'évocation des êtres : du chien Love et de la mère défunte en mettant au monde l'auteur. cf. « *Ma mère* »]

Le Livre

La vie après vingt ans est un oiseau qui mue,
Celle qui fut à moi la voici déjà nue :
Elle s'est dépouillée avant la fin du jour,
Aux filets de la gloire, à la glu de l'amour ;
Et, rasant du plaisir les riantes écumes,
Sur les flots du courant ont surnagé ces plumes !

L'amour

Lorsque je pense à vous

Je deviens tout rêveur, je deviens tout tremblant !
Et je me sens pâlir comme la jeune vierge
Qui brûlait sans le voir à la flamme du cierge
Son beau vêtement blanc !

Car votre amour est pur comme la fleur des bois
Qu'on respire avec joie et pourtant qu'on évite,
Enfant qu'on est, peureux, en se baissant trop vite,
De la ternir aux doigts !

Sur mon cœur, où l'espoir du bonheur a souri,
Suave, vous flottez comme une jeune rose,
Comme le rossignol qui chante se repose
Sur le buisson fleuri.

Oh ! vous êtes si belle, et votre amour si doux
Que tout frémit en moi de vous voir quand vient l'heure ;
Que si vous me quittez, de délice je pleure
Lorsque je pense à vous !

Paris. le 13 octobre 1833

Ma mère

«J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde» CHATEAUBRIAND

Ce fut un triste jour, une heure bien fatale,
Lorsque de longs tourments, le front humide et pâle,
Tu te vis arracher cet enfant de ton sein,
Feignant de partager un espoir éphémère
Quand tu me souriais, à moi ton assassin,

Ma mère ! [...]

Oh ! viens quand je m'endors, viens du moins dans un rêve,
Par pitié ! que mon front à tes lèvres s'élève,
Un sourire, un baiser si doux à recevoir !
Quand je ne toucherais qu'une ombre imaginaire,
Oh ! viens, je voudrais tant te parler et te voir,

Ma mère !

L'Histoire

Mary-Lafon s'est passionné pour l'histoire médiévale, notamment la Croisade albigeoise : un poème intitulé « La Dame de Penne » est une chronique méridionale ; il a mis en exergue une citation du troubadour de Saint-Antonin dans une poésie d'amour courtois : **Jamais**

(Moi n'ai le pouvoir

Ieu non ai poder

De nul autre amour vouloir.)

De nul aut amor voler. RAIMON JORDAN, 1300

Tout ce que j'ai souffert, je voulais vous le dire,
Non pas pour vous haïr, non pas pour vous maudire
Ni pour vous accuser comme je l'ai fait souvent
Car votre amour au sein est trop ineffaçable,
Et ma plus grande rage écrite sur le sable

S'envole au moindre vent. [...]

Mais pour jurer cent fois, sans crainte de blasphème,

Oue vivrais-ie cent ans. ie ne dirai : Je t'aime. / A nulle autre que vous !



L'été de la Saint-Martin

Pâle été de la Saint-Martin
Que j'aime ta froide lumière !
Du soleil, dont le feu s'éteint,
C'est une caresse dernière,
Et l'eau qui touche à son déclin !

Où sont les bonheurs disparus ?
Dans cette campagne flétrie
Je cherche les beaux jours perdus,
Qui de la branche de la vie
Détachés ne verdissent plus.

Bientôt mes cheveux seront blancs.
Spectre qui toujours nous étonne,
La vieillesse arrive à pas lents :
Déjà comme ceux de l'automne,
S'effeuille l'arbre de mes ans !

Un jour sombre et triste entre tous
Doit luire, hélas ! sur cette terre,
Et, loin de ce soleil si doux,
J'irai rejoindre au cimetière
Ceux qui moururent avant nous !

Au tombeau qui me couvrira,
Parmi les fosses du village,
L'enfant du pauvre apportera
Une couronne de feuillage,
Et mon ombre lui sourira !

Pâle été de la Saint-Martin
Je ne verrai plus ta lumière,
Tes rayons si purs le matin
N'éclaireront plus la pierre
Où l'on dort du sommeil sans fin !

Petite bibliographie

Silvio ou le boudoir & Mes primevères : chez bouquinistes

Idem pour les autres ouvrages mentionnés précédemment.

Montauban (extrait d'*Histoire d'une ville protestante*, 1862)

Editions du Bastion (réédition, 1988) 21,19 €

Auch, Mirande, Condom in *Histoire illustrée des principales villes du Gers* Editions du Bastion (réédition, 1988) 21,19€

Mary-Lafon, quel combat !? par Jean-Paul Damaggio dont on peut aussi consulter le site : <http://la-brochure.over-blog.com>

Montauban méridionale

Montauban, Montauban, paresseuse andalouse,

Ivre de ton bonheur et de ton vin vermeil

Sur le duvet de ta pelouse

Voilà bientôt cent ans que tu dors au soleil !...

Entends-tu ? C'est la voix du progrès qui t'appelle !

Il faut secouer ta torpeur...

Sors de ton long sommeil, allons ! debout, ma belle,

Aux soufflements de la vapeur !

Que de tes ateliers le fourneau se rallume,

Sombres panaches de charbon,

Ondulez et couvrez de tourbillons de brume

Tous les toits de Villebourbon !

Que le bruit du travail réveille enfin nos pères !

Et que sous le gazon qui les recouvre tous,

Ils se disent entre eux : Voici des temps prospères,

Nos enfants sont dignes de nous.

Cahier réalisé par Jean-Paul Damaggio et Norbert Sabatié

imprimé par *Graphic 2000* et diffusé par I.A.-82

avec la participation du Conseil Général de T&G